

De ce côté

Ce texte a été lu par Dieudonné Niangouna le 25 septembre 2020 au bar Le Petit Relais, à Paris, dans le cadre de la deuxième édition du festival Tournée générale.

Il a été créé le 15 juin 2021 à la Friche la Belle de Mai, à Marseille, dans une mise en scène de l'auteur.

« J'entends le silence des spectateurs. Les cintres qui s'écroulent sur scène. Et le rideau qui tombe... J'ai traîné mes personnages sur les routes. Ils rotent en moi avec l'intention de jouer. Et comme on fait son histoire on se couche dessus, j'ai fini par accoucher de mes fantômes. Ils dramatisent le long des routes qui ont pris la gueule des verres interminables. Je suis habité par un poème fracassé. Dribblés par la situation, les personnages perdent leurs enjeux. Les ombres et les spectres dessinent des spectateurs explosés sur les gradins. Le comédien que je suis et les personnages s'emboîtent et se confondent. Puis un jour on a fini par disparaître à force de se permuter les identités. Restent les réminiscences de mon autofiction que voilà : la chanson de celui qui n'a pas survécu à la disparition de son théâtre. »

Un théâtre c'est comme un grand bar. Les gens viennent, boivent, pissent, payent sans regarder l'addition puis s'en vont avant la fin de la représentation laissant l'acteur mourir de froid sur scène pour courir vers un autre pantin. Le public a toujours soif du nouveau pour enterrer le vieux. Alors il appuie sur la gâchette et ça donne une chorale de mouches. Les charognards attendent la putréfaction de l'acteur. Si quelqu'un veut rester sur le plancher, qu'il prenne du chaud. C'est un métier où il fait excessivement froid. La grande partie des acteurs meurent à peine ils ont foulé le plancher. La minorité se sent menacée d'expulsion avant même de s'approcher de la scène. Les comédiens aguerris touchent du bois, boivent la tasse et coulent.

C'est sur la scène qu'il faut savoir voguer et bien faire attention aux torpilles. Bon vent ou mal gré, l'acteur est le premier débiteur des pots cassés ! Qu'importe l'angle sous lequel on regardera le problème, il n'en demeure pas moins que je me pèle les miches en exil sans théâtre et sans famille.

J'ai connu une femme qui pesait deux cent cinquante kilos après avoir mangé tous ses maris. Elle s'était assise là et elle m'avait dit : « Dido, arrête de boire tout seul en pensant à ton pays si tu ne veux pas devenir fou. » Vingt-quatre fantômes Chipotes et dingues que j'entendais dans son bidon avec la méfiance de quelqu'un qui parle aux morts. Il y avait Moudhi, un vétérinaire qui venait mouiller la piste de danse avec ses larmes, tous les samedis soir, en se tripatouillant dans une rumba triste et sans effet. Un soir de déprime il a fini par se mettre à la place de la femme de deux cent cinquante kilos pour me dire droit dans les yeux : « La culpabilité grossit en toi, Dido. Si tu ne te repens pas, je reprends le chemin de la guerre. Et c'est toi qui seras responsable de tous les morts que j'aurai sur la conscience. » Bien sûr que j'ai eu à faire ce que certains appelaient plus ou moins du « théâtre engagé », avec des prises de paroles désobligeantes pour la bonne vieille rengaine, susceptibles de me faire sauter la citrouille par n'importe quel enfant de salaud, mais ce sont les risques de l'engagement, non ?

« Non ! Des petits vieux comme toi devraient être virés du plateau sept fois dans la semaine. Le soir ils montent sur scène et au matin on les descend. Personne n'applaudit. On revient les chercher après leur mort pour les remettre sur le plateau et dès que les projecteurs s'allument... Feu ! Le théâtre explose. Jusqu'à ce que leur mémoire finisse

par être périmée et qu'ils confessent enfin leur crime face aux spectateurs ! Il est écrit dans ta chair : "Tu ne te consoleras pas afin que tu ne sois point consolé !" La chose est toute claire et ne demande point de traduction. Repens-toi, Dido, pour l'amour du ciel ! »

On m'a toujours jeté des pierres sur les routes de mon exil. Mais ici on m'a donné la scène. Tout allait bien jusqu'à ce que surgisse une tendance populaire inventée par diable je ne sais qui, alors là ce pays est devenu comme les autres. Mais impossible de lui en vouloir, les gens sont des gens, n'est-ce pas ? J'aurais dû garder ma superbe et mériter le bon traitement qui m'était accordé à chaque fois que je faisais dans le moule. Mais non, j'ai ouvert ma gueule comme toujours, j'ai cru que j'avais des choses importantes à dire face à la situation qui devenait de plus en plus épineuse. Et mon théâtre s'est mis à rétrécir. Mon statut a souffert jusqu'à ce que la scène ait décidé de ne plus vouloir de moi. Je comprends, le théâtre est humain, il ne peut pas être en dehors de la situation. Alors j'ai ouvert un bar à crédit, *Le Dernier Verre de Dido*, et j'y ai fourgué du stand-up à répétition. La première spectatrice qui a débarqué me donnait l'impression que la Sainte Inquisition était de retour. C'était une sœur du pays, ancienne comédienne qui s'est recyclée dans le mouvement des combattants-activistes afro-africains en exil luttant contre les régimes douteux de leurs pays d'origine : « D'autres comédiens attendent. Et ils sont loin d'avoir une moralité douteuse. Vous avez fait votre temps, Dido, et il n'était pas de bonnes récoltes. Ne cherchez pas à nous entuber avec du stand-up mal cousu. Quand vous ne savez plus quoi dire et comment résister, c'est nous qui sommes visés à travers vous ! Alors de deux choses l'une : soit vous réapprenez le manifeste de la résistance théâtrale, soit vous prenez le courage de

rentrer au pays ! Là-bas le théâtre est en train de s'écrouler dans le fleuve ! » Je ne peux pas retourner au pays. Je n'ai aucun talent de martyr pour aller livrer ma tête dans un abattoir. Alors j'ai arrêté le stand-up mais j'ai gardé *Le Dernier Verre de Dido*.

Maintenant ce n'est plus qu'un repaire d'exilés avec leurs petits problèmes d'artistes quotidiens en mal de reconnaissance. Les gens viennent se plaindre de la dureté de la vie, de la complexité du système, du mystère de la politique. J'écoute tout le monde avant de bâiller. Puis je les vire à la fermeture. Ils partent en pissant le long du mur pour revenir aussitôt le jour levé. Ça a tellement pris avec des discussions d'un certain niveau de pessimisme que la sœur du pays est revenue à la charge avec une bande de combattants afro-africains. Et ça a l'air de pas rigoler entre théâtre et idéologie dans la mouise. Impossible de réparer ce que les acteurs eux-mêmes croient impossible. « L'acteur est un chiot sauvage et pas facile à payer ! Son monde est douloureux à concevoir ! Mais il ne lui est pas permis de lâcher ! Je reste dans le théâtre, c'est dur mais c'est plus propre face à la dimension politique des amalgames. Je reste comédien mais idéologiquement je pense. Nous ne pouvons faire du théâtre que politiquement, c'est juste, notre destinée en dépend ! Il n'y a pas de théâtre sans coups ! L'expression est stricte là-dessus. Alors Dido, vous devez rectifier le tir parce que tout est une affaire communautaire maintenant ! » Ce discours cher à la grande sœur combattante a eu l'opportunité d'en séduire plus d'un et les voilà tous dans une ovation qui offense mon intelligence. Ils ont pris d'assaut mon bar pour inventer une sorte d'états généraux de la situation des comédiens immigrés dans le territoire. Et ma susceptibilité prête à croire que je vais passer sur le bûcher. Ça descend des pintes, ça avale des

cafés à la chaîne, des coupes de vin se suivent... Comment vont-ils faire pour régler toute cette consommation on ne peut plus africaine ? Ils ne font pas des heures. C'est l'évidence même de ce rendez-vous. Certains sont sans papiers. Ça continue à boire comme des trous. Ça chante du combattant : « Interdire aux artistes venus d'Afrique et dont l'art a été jugé naïf de se produire en Hexagone, boycotter tout artiste affilié à un régime de dictature, remettre l'idéologie dans toutes les sauces artistiques et culturelles, en toute chose communautarisme oblige ! » Et la grande combattante qui continue à enfoncer le clou : « Il faut respecter l'hygiène des sentiments partagés ! Dido, vous avez voulu traîner votre théâtre partout sans prendre en compte la voix de la communauté. Vous vous êtes mis avec les autres sans nous, puis vous avez maladroitement ouvert votre bouche contre eux en pensant que la liberté d'expression pourvoira. Mais vous vous êtes moqué de votre esprit. Sans notre appui vous êtes mort ! Alors ils vous ont lâché et vous êtes tombé ! Mais dans votre chute vous nous avez entraînés parce que tout est devenu une affaire communautaire ! Vous êtes responsable de notre échec ! À vous de nous sortir de là ! »

Je me suis mouché sur mon destin, j'ai déchiré mon acte de naissance derrière le comptoir et j'ai dit aux origines d'aller se faire foutre. Si le bon sens avait une vertu, il y a fort longtemps qu'il aurait échoué ! Le vieux crocodile se doit de retrouver une rivière ne fût-ce que pour se refaire les dents. J'ai coupé les ponts. Et je suis entré en hibernation. « Le théâtre doit se salir les mains comme au commencement ! S'il ne s'en va pas en guerre, qu'il crève ! » Sa bière crachée sur mon visage, c'est ainsi que la grande combattante conclut les états généraux des émigrés du théâtre en pays d'accueil. Je ne dis mot mais ne consens point. Au